

Quand Lalla Fatma N'Soumer a traversé notre village

« Les voilà ! Ils arrivent ! »

Ce sont les enfants qui ont aperçu les premiers la troupe s'avançant vers le village. Un nuage de poussière s'approche. Les vainqueurs de la bataille du Haut Sebaou font la tournée des villages du Djurdjura et nous sommes tous excités et joyeux de les recevoir, même si ce n'est que pour quelques heures.

Nous avons quitté nos occupations, nos moutons, la cuisine, la terre pour les voir et les accueillir. Des femmes regroupées commencent à lancer leurs youyou. Des odeurs de festins qui se préparent frétilent à nos narines. Des enfants courent un peu partout en criant.

« Les voilà ! » continuent-ils à hurler, excités.

La colonne passe devant la première maison, celle de Mohamed. Il n'est malheureusement plus là pour voir les vainqueurs. Il fait partie des martyrs. Mort parmi les premiers sous les balles des Français. J'étais à ses côtés. J'ai eu de la chance. Sa mort m'a prouvé que je ne suis pas un soldat et encore moins un guerrier. Au bout d'un mois de combats et d'embuscades, j'ai préféré revenir au village m'occuper de mes cultures qui, en ce printemps, ont besoin de ma présence. Mes fils sont encore trop jeunes et Fatiha n'a pas le temps.

Finis pour moi les rêves de grandeurs, d'héroïsme et de combat.

Aux premiers rangs de cette colonne, des cavaliers, suivis à pied par les Imseblen, les volontaires de la mort. Ainsi se font-ils appeler pour éveiller la crainte dans les rangs de l'armée française.

Ils brandissent des mousquets ou des fusils, au-dessus de leurs têtes, récupérés pour la plupart sur des cadavres ennemis. Comme des trophées.

À leur tête, Chérif Boubaghla, le chef de la résistance et Fatma N'Soumer. Boubaghla ne semble pas en forme. Sa dernière blessure lors des échauffourées n'est pas encore guérie. Par contre Fatma N'Soumer est resplendissante. Fièrre et droite sur son cheval noir, elle porte un long mousquet, symbole de ses combats.

Son visage fin, beau et expressif, fait oublier son embonpoint. Elle s'est fardée fortement de khôl jusque sur ses sourcils et ses cils, ce qui agrandit ses grands yeux noirs. Elle porte de jolis voiles, des foulards colorés ainsi que des bracelets, des épingles, des bijoux comme une idole antique. Ses mains affichent des tatouages au henné. À la voir, fièrre et digne, elle a tout d'une prêtresse ou d'une reine de guerre. Ce qu'elle est. En son honneur et en signe de respect, désormais nous l'appelons Lalla.

C'est elle qu'on admire. Et j'en ai les larmes aux yeux. Chérif Boubaghla, bien que le chef de nos tribus, avec sa barbe blanche et ses cicatrices, fait aujourd'hui pâle figure.

Ici, tout le monde connaît Lalla Fatma N'Soumer. Avant même qu'elle vienne au village pour la première fois, afin de nous demander des victuailles pour les résistants, nous avons déjà entendu parler d'elle. Nous savions que c'est une forte femme au caractère bien trempé.

Tous, en Kabylie, connaissons son histoire, ainsi que tous ses faits et gestes. Sa riche et pieuse famille a voulu la marier à son cousin et Fatma a refusé. Elle s'est alors cloîtrée pour prier et méditer. Plus tard, avec son frère, elle a dirigé l'école coranique qu'avait créée leur père. C'est une prophétesse soufie très croyante qui connaît le Coran par cœur. Appliquant les préceptes religieux, elle s'occupe aussi des enfants et des pauvres. De ce fait, sa popularité n'a cessé de grandir.

Je n'ai d'yeux que pour elle. Elle me fascine. Rien à voir avec de l'amour, Fatiha n'a rien à

craindre.

Nous vivons des temps difficiles et depuis des années, les légions françaises sont en train de coloniser notre pays. Alger est tombée depuis longtemps mais la Kabylie résiste.

La colonne arrête sa progression et les combattants s'éparpillent sur la place. Ils ont faim. Sachant leur venue, nous avons mis trois moutons sur les broches que les jeunes du village se disputent pour tourner au-dessus des flammes.

Lalla Fatma a besoin de deux personnes pour l'aider à descendre de son cheval. Je me dirige vers elle avec un plateau d'amandes et de dattes. Elle en prend quelques-unes.

« Je te reconnais, dit-elle, tu n'as pas pu rester avec nous. C'est ton choix, mais de toutes les façons, il nous faut aussi des gens pour s'occuper de la terre. Il n'y a pas besoin que de soldats. Il faut manger. »

En disant ces derniers mots, elle éclate de rire.

Quelle foi, quel courage et quelle détermination il faut pour oser se confronter à un ennemi supérieur en nombre et en armes !

Lalla Fatma N'Soumer a fait le choix de la résistance à l'occupant pour Allah, mais aussi pour notre pays. Elle sait se faire écouter et, je l'ai vue à l'œuvre, elle sait se faire obéir. « Notre pays a toujours su se défendre. C'est un pays rude mais ses habitants sont des guerriers. Même lorsque les Arabes sont venus nous envahir, il y a plus de mille ans, les Berbères ont su résister. » C'est ce qu'elle nous disait lorsqu'elle passait de village en village pour nous recruter.

Ce sont ses mots qui m'ont conduit à partir combattre. Laisant ma famille et ma terre. Mais un paysan ne peut pas partir trop longtemps.

Je l'ai vue planifier des embuscades et des guet-apens contre les Français. C'est une stratège. J'ai participé à quelques combats. Les légions françaises ont perdu beaucoup des leurs. Il ne suffit pas d'avoir le nombre, les armes et le progrès. Il faut avoir son pays au cœur et le connaître. Ce qui n'était pas le cas des troupes de Napoléon...

En près de trois mois de harcèlements, alors qu'ils étaient plus de huit milles, c'est à dire beaucoup plus que nous autres, ils ont battu en retraite.

Lalla Fatma s'éloigne pour s'entretenir avec les autres villageois. Les combattants qui l'accompagnent semblent contents, eux aussi, d'être là. C'est la fête. Cette dernière victoire nous devons la goûter, nous enivrer. Les montagnes du Djurdjura sont imprenables. Même si nous nous doutons tous que les Français vont revenir, encore plus nombreux et encore plus armés. Profitons de la joie aujourd'hui.

Au bout de deux heures, Chérif Boubaghla s'éloigne de la foule et remonte en selle. Il n'a même pas besoin d'appeler ses troupes, tous nous quittent et le rejoignent.

Des gestes de sympathie s'échangent. Nous nous jetons dans les bras les uns les autres.

Lalla Fatma passe devant moi sur son cheval noir. Elle est accompagnée de son frère qui monte un petit cheval blanc et nerveux.

« Nous marchons jusqu'à Tizi Ouzou. Là, d'autres volontaires vont nous rejoindre. Je sais que les Français vont être très nombreux mais c'est notre devoir. Allah est grand. »

Disant cela, un pauvre sourire illumine tout de même son visage. Elle fait un signe de la main à chacun de nous.

Je la regarde s'éloigner. Je me souviendrai d'elle tout le reste de ma vie.

Jean Pierre Levaray